elle jurait de se tuer plutôt que de permettre un misérable de la toucher seulement.

Mais ses enfants, ses enfants! avait-elle le droit de mourir, quand elle venait d'être sauvée d'une mort presque certaine? avait-elle le droit de priver Georges et Edouard de leur mère? Ne faillait-il pas qu'elle vécût pour eux?

Elle ne voyait pas comment un secours pouvait lui venir, mais ce secours, elle l'espérait, et voilà pourquoi elle ne s'abandonnait pas au désespoir. Elle ne pouvait guère compter sur son père, malade et sur Pierre Rouget, un vieillard; mais elle avait des amis, Etienne, Mercédès, don Stéphano, Gaspard et sa femme. Bientôt, certainement, ils sauraient tous qu'elle avait été victime d'un lâche attentat et, ils se mettraient à sa recherche.

La malheureuse cherchait ainsi à se rassurer, à se donner du courage. Du reste, la comtesse avait l'âme fortement trempée; mûrie par le malheur, il y avait en elle une énergie indomptable; elle avait la foi.

Cependant à ces tristes réflexions succéda une longue crise de larmes et de sanglots. Puis, quand elle eut cessé de sangloter, de pleurer, elle tomba dans un effrayant état de torpeur. Pelotonnée dans son coin, elle ne faisait plus un mouvement.

Elle ne s'était pas aperçue qu'on avait changé de chevaux une seconde fois, que le jour était venu, que le soleil montait et que depuis longtemps déjà la voiture s'était engagée au milieu des montagnes.

Elle ne sortit de son espèce d'engourdissement et ne reprit possession d'elle-même que lorsque, la voiture s'étant arrêtée, les deux portières furent ouvertes en même temps.

La comtesse se redressa brusquement et jeta à droite et à gauche des regards effarés. De son côté était Bargoin, l'homme qui l'avait menacée de la bâillonner.

La comtesse tressaillit et détourna la tête avec une sorte de dégoût.

—Madame, lui dit le gredin, vous avez été docile, comprenant que c'était ce que vous aviez de mieux à faire; je vous demande de l'être encore pour vous éviter d'user de violence. Nous sommes arrivés, veuillez descendre.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu et se renfonça dans la voiture où elle était seule maintenant, la fausse religieuse ayant déjà mis pied à terre.

—Madame, reprit l'homme en se rapprochant et avec un mauvais regard, si vous n'obéissez pas, je vais employer la force. J'ai là deux gaillards solides qui n'attendent qu'un signe de moi pour vous prendre et vous porter dans votre chambre.

Cette nouvelle menace produisit, comme la première, l'effet attendu.

La comtesse comprit que la résistance était impossible et elle se disposa à sortir de la voiture. Elle était tout étourdie et avait les jambes brisées.

Bargoin, qui la vit chanceler et prête à tomber, avança les mains pour la soutenir et l'aider à descendre.

Panle eut un vif mouvement de répulsion.

—Arrière, misérable, arrière, ne me touchez pas! s'écria-t-elle.

Elle mit pied à terre.

Trois hommes étaient là, à quelques pas d'elle, Bargoin, le cocher et un autre, un troisième complice. Un peu plus loin, la fausse religieuse causait, très animée, avec une femme qui paraissait avoir une quarantaine d'années.

—Oh suis-je? se demanda Paule, cherchant vainement du regard un autre personnage.

La comtesse se trouvait en face de ruines qui devaient être celles d'une ancienne abbaye ou d'un château féodal du moyen âge autrefois fortifié, à en juger par les hautes murs percés de meurtrières qui entouraient les ruines; du reste, derrière ces murs, il y avait encore un fossé large et profond dans lequel poussaient à volonté toutes sortes de plantes grimpantes et rampantes. La voiture était entrée dans l'enceinte par une ouverture, la seule qui existât, en avant de laquelle il y avait en un pont-levis et qui était fermée maintenant par une lourde porte de fer couverte de rouille.

Dans ce lieu désolé, à l'aspect sauvage et repoussant, une tour carrée, massive, d'environ quarante mètres de hauteur, restait seule debout. Cette tour, espèce de donjon, avec larges meurtrières et créneaux, avait encore, malgré sa vétusté, quelque chose de fier, d'imposant et une apparence toute guerrière.

Au rez-de-chaussée et au premier étage elle avait sur chaque face une fenêtre garnie de solides barreaux de fer. Plus haut, le jour ne pénétrait à l'intérieur que par les meurtrières, percées à égales distances les unes des autres et trois sur chaque côté. On avait le droit de supposer que cette construction, élevée pour la défense et observer les alentours, car elle dominait au sud et à l'ouest une longue vallée, avait pu servir aussi de prison.

L'abbaye ou le château avait dû avoir de l'importance, car il avait occupé un vaste emplacement, facile encore à mesurer par ce qui restait de ses murailles lézardées, au pied desquelles les pluies, roulées par le temps.

Il était facile de reconnaître que la destruction des bâtiments provenait d'un incendie et qu'après le sinistre les éboulements avaient été successifs. Entre ces pans de murailles qui paraissaient encore assez solides et leurs assises, on voyait d'un affreux amas de décombres, pierres entassées, colonnes renversées, poutres brisées, au milieu desquelles, demeurant seule à des crapauds, des lézards, des reptiles et une multitude d'insectes, croissaient des lierres, des ronces, des chardons, des orties géantes s'enchevêtrant comme les lianes d'une forêt vierge.

Bref, l'aspect général était répugnant et donnait le frisson.

Sur toutes ces choses, froide, calme et sans trembler, la comtesse avait jeté des regards rapides.

La fausse religieuse avait cessé de parler à la femme, Bargoin fit un signe à cette dernière qui s'avança, et lui dit:

—Vous allez conduire madame à sa chambre.

—Madame, lui dit-elle, d'une voix qui n'avait rien de terrible, veuillez me suivre.

La comtesse, qui avait hâte de ne plus avoir sous ses yeux les trois bandits, suivit la femme sans prononcer une parole et sans avoir seulement un mouvement d'effroi. Elle était résignée. D'ailleurs, dans un court moment de réflexion, elle avait tracé la ligne de conduite qu'elle allait suivre; elle avait pris la résolution de ne rien laisser deviner de ses angoisses, de se concentrer en elle-même et d'employer tous les moyens, même la ruse, pour tenir tête au danger qui la menaçait. Elle se préparait à jouer un rôle.

IV

LA TOUR DU MOINE.

Ce fut au premier étage de la tour que la femme conduisit la comtesse en la faisant monter par un escalier de pierre en colimaçon, qui se continuait jusqu'au sommet.

Du premier étage de la tour on avait fait un logement assez convenable qui se composait d'une petite pièce servant d'entrée, d'une grande chambre à coucher et d'un vaste cabinet de toilette.

Le mobilier, en vieux noyer, n'était pas riche, mais propre et dans un bon état de conservation; un lit sans rideaux, une table de nuit, au milieu de la pièce, une autre table ovale, genre guéridon, recouverte d'un tapis presque neuf, un canapé, deux fauteuils, des chaises, une armoire.

—Madame sera très bien ici, dit la femme.

—Je l'espère, répondit Paule.

La femme ouvrit l'armoire et la comtesse fut surprise de la voir pleine de linge.

—Tout ce linge est à vous, madame.

—Ah! fit Paule.

Elle regarda et reconnut que l'armoire, en effet, contenait non-seulement son linge de ville, mais encore celui de ses enfants laissé aux Bergères.

—C'est moi qui ai rangé tout cela, reprit la femme en souriant d'un air satisfait.

—Je vous remercie. Comment vous appelez-vous.

—Noémie, pour vous servir.

—Êtes-vous réellement ma servante?

—Mais oui, madame.

—C'est bien, nous verrons cela.

—Madame veut-elle voir comment j'ai arrangé ses autres affaires?

—Mes autres affaires? répéta la comtesse.

—Vos robes, vos manteaux et les autres choses.

La femme ouvrit la porte du cabinet.

—Voyez, madame, dit-elle.

Les effets d'habillement de la comtesse, de Georges et d'Edouard étaient suspendus à des patères; dans les tiroirs de la commode-toilette, que la femme ouvrit, se trouvaient les guipures, les rubans, les dentelles, les parures, et autres objets de fine lingerie.

Au fond du cabinet, Paule vit les malles, vides maintenant, qui avaient été transportées du pavillon des Bergères à la tour.

En passant à ses enfants, son cœur se serra douloureusement, un sanglot lui monta à la gorge et elle dut faire de violents efforts pour empêcher ses larmes de jaillir. Devant la femme elle ne voulait pas pleurer. Elle étouffa un soupir et d'une voix ferme:

—Noémie, dit-elle, je vois que vous êtes une femme d'ordre et je crois que nous pourrons nous entendre.

—C'est à peine si je connais madame, répondit la femme, mais je peux dire que j'ai déjà de l'affection pour madame et elle peut être sûre que je mettrai tout mon zèle à la servir.

La comtesse regarda fixement son étrange geôlière, scrutant sa pensée, et se dit:

—Elle est peut-être sincère.

Toutes deux étaient revenues dans la chambre.

Le bruit sourd du roulement d'une voiture arriva jusqu'à elles.

La femme courut à la fenêtre.

—Ce sont eux qui s'en vont, dit-elle.

C'était vrai; les ravisseurs de comtesse s'éloignaient et le mari de Noémie refermait la porte de fer rouillée.

—Madame, reprit la femme, vous avez probablement besoin de prendre quelque chose; qu'est-ce que je vais pouvoir vous donner à manger?

—Je puis attendre encore, nous parlerons de cela tout à l'heure.

Une grande surexcitation avait soutenu la comtesse jusqu'à ce moment; mais se sentant subitement extrêmement fatiguée, elle se laissa tomber sur le canapé et fit signe à Noémie de s'asseoir en face d'elle.

Il y eut un moment de silence.

—Avez-vous le temps de causer avec moi? demanda Paule.

Tout le temps que madame voudra.

—On ne saurait mieux répondre. Noémie, je ne sais si je me trompe, mais je ne crois pas que vous soyez une méchante femme.

—Oh! madame, mais pourquoi serais-je méchante?

—Comment se fait-il que vous soyez ici?

—Depuis quelque temps nous étions sans place, mon mari et moi; on lui a parlé d'une bonne place pour nous deux, il a accepté et l'on nous a amenés à la tour où nous sommes depuis cinq jours, vous attendant.

—Au service de qui êtes-vous?

La femme parut étonnée et répondit:

—Mais au vôtre, madame.

—Oui, au mien; mais vous avez un autre maître.

—Ça, je l'ignore; mais vos paroles me donnent à réfléchir. Je ne sais pas tout madame, Romain ne me dit que ce qu'il veut.

—Qui est-ce, Romain?

—Mon mari, madame.

—Qui vous a amenée ici, à la tour?

—Un monsieur que je ne connais pas.

—Votre mari le connaît-il?

—Je le pense. Il y a dans ce qui nous arrive bien des choses que je ne m'explique pas, et quand je questionne Romain à ce sujet, il me ferme brusquement la bouche: "Tais-toi, laisse-moi tranquille, je ne te regarde pas, c'est mon affaire et pas la tienne."

—Néanmoins votre mari a de l'affection pour vous et il doit être un brave et honnête homme?

Noémie étouffa un soupir et devint très rouge.

—Je n'ai pas trop à me plaindre de lui, répondit-elle, mais il est bien changé depuis quelques années; nous avons eu des malheurs, beaucoup de misère, son caractère s'est aigri.

—Je n'ai pas trop à me plaindre de lui, répondit-elle, mais il est bien changé depuis quelques années; nous avons eu des malheurs, beaucoup de misère, son caractère s'est aigri.

La comtesse vit que la femme était embarrassée; elle n'insista point et reprit:

—Connaissez-vous les deux hommes et la femme, la religieuse, qui m'ont amenée ici?

—Non, madame, c'est mon mari qui les connaît.

—Je vois à vos manières, à la façon dont vous vous exprimez que vous avez servi dans de bonnes maisons pendant des années.

—J'ai quarante ans, madame, et depuis l'âge de quinze ans je suis domestique.

—Vous avez dû faire de belles économies?

—Oh! des économies! fit la femme en souriant amèrement.

La comtesse devina dans ce sourire une plainte contre le mari. Elle reprit:

—Vous avez été femme de chambre?

—Oui, madame.

—Où cela?

—A Paris d'abord; de Paris, je suis venue à Grenoble et ensuite je suis allée à Lyon.

—C'est à Lyon que vous vous êtes mariée?

—Non, madame, je me suis mariée à Grenoble.

—Vous êtes restée longtemps à Grenoble?

—Trois ans seulement, et j'ai quitté cette ville où je ne plaisais, où j'étais on ne peut plus heureuse, à la suite d'un malheur épouvantable dont le souvenir me fait encore frissonner de terreur et d'horreur. Vous avez probablement entendu parler de cela, madame. J'étais alors la femme de chambre de Mme de Reybole, qui était aussi belle que bonne et trois fois bien la jeune femme la plus charmante de Grenoble. Son mari, M. de Reybole était vieux et, pour son malheur, elle devint la maîtresse du jeune comte Maxime de Verdraine.

Paule, qui était sous le coup d'une violente émotion, s'étonna que Noémie lui parlât de Mme de Reybole et de comte de Verdraine absolument comme si cela ne la touchait en rien. Mais elle ne laissa rien voir de ce qu'elle éprouvait.

—M. de Reybole, poursuivit l'ancienne femme de chambre, finit par avoir connaissance des relations adultères de sa femme avec le jeune comte. Sa vengeance fut terrible....

—Oui, oui, je sais, dit la comtesse d'une voix oppressée. M. de Reybole a tué sa femme et s'est suicidé ensuite.

—Hélas! oui, madame; c'est moi qui suis entrée la première dans la chambre de ma pauvre maîtresse et je crois la voir encore étendue sur son lit, raide, glacée, couverte de sang. C'était horrible!

—Laissons cela, Noémie, je vois que ces souvenirs vous impressionnent vivement, vous êtes toute tremblante.

—C'est vrai, madame. Ah! je ne peux pas penser à ces choses sans que ça me fasse un mal affreux.

—Eh bien, tâchez de n'y plus penser. Noémie, savez-vous qui je suis?

—Non, madame.

—Comment, vous ne savez pas mon nom?

—Je ne le sais pas, madame.

—Ah!..... Mais votre mari doit savoir qui je suis, lui?

—Je crois être sûre que Romain ne connaît pas non plus le nom de madame.

—Voilà qui est singulier, murmura la comtesse. Eh bien! Noémie, continua-t-elle en élevant la voix, puisque l'on ne vous a point dit qui j'étais, et cela pour des raisons que j'ignore et que je ne veux pas chercher à deviner, je resterai pour vous une inconnue.

Je n'ai pas besoin de savoir le nom de madame pour la bien servir.

—C'est bien, merci. On vous a amenés ici, vous et votre mari, pour servir ou plutôt pour garder une femme dont on ne vous a pas appris le nom; voulez-vous ou pouvez-vous me dire quelles recommandations vous ont été faites?

—Nous devons avoir pour vous les grands égards, vous donner à manger, si cela nous est possible, tout ce que vous désirerez. Mon mari est allé au village hier soir et a apporté des provisions. Madame nous fera connaître ses goûts et elle aura à ses repas ce qu'elle demandera, si toutefois nous pouvons nous le procurer.

—Sous le rapport de la nourriture je ne suis pas difficile, je mange de tout, il vous sera donc facile de me satisfaire. D'ailleurs, si vous le voulez bien, et cela me fera plaisir, je prendrai mes repas avec vous et votre mari.

—Oh! madame.

—Je tiens absolument à manger avec vous, à votre table, et du même plat.

—Mais pourquoi?

—J'ai mes raisons.

—En ce cas je n'ai plus rien à dire.

—Aurai-je le droit de sortir, d'aller où il me plaira?

La femme baissa la tête.

—Eh bien! fit la comtesse, répondez-moi.

—Nous avons reçu l'ordre de veiller sur vous sans cesse et de ne pas vous laisser franchir l'enceinte de la tour.

—Ah! vous voyez bien que vous obéissez à un maître, à l'homme qui vous paye! Cet homme, ce maître, vous ne le connaissez pas, Noémie, mais je le connais, moi. Est-il ici en ce moment, dites?

—Non, madame.

—Quand doit-il venir?

—Je ne sais pas; peut-être aujourd'hui, peut-être demain.

—C'est bien; qu'il vienne, je l'attends!

—Si j'en juge parce qu'il a dit, il aime beaucoup madame.

—Je sais comment il m'aime et je sais aussi tout ce que je peux attendre de lui. Ordre vous a été donné de veiller sur moi sans cesse et de ne pas me laisser franchir cette enceinte; cette réponse que vous m'avez faite ne m'a point surprise, je l'attendais. Ainsi, me voilà dans une prison, je suis séquestrée.

—Madame pourra se promener dans l'enclos aux heures qu'elle voudra.

—Oui, répliqua Paule avec amertume, comme on permet aux détenus de se promener dans le préau de la prison. Je suis emprisonnée, je suis séquestrée, vous dis-je, et votre mari et vous-même, bien que vous ne soyez pas une mauvaise femme, vous êtes mes geôliers.

—Madame, dit tristement Noémie, tout ce que je pourrai faire....

—Qu'est-ce que vous pouvez faire, vous? interrompit brusquement la comtesse, rien, rien, votre mari est là. Votre mari, je sais déjà quelle espèce d'homme il est, je n'ai rien de bon à attendre de lui. Il a accepté un service, il doit le faire; il faut qu'il gagne la somme que son maître lui a promise. Il est le complice d'une machination infâme, peu lui importe; il ne sait rien et ne veut rien savoir; c'est l'affaire des autres; un drame se prépare, on lui donne un rôle à jouer, il le jouera, mais ça lui est égal, ce n'est pas lui qui a fait la pièce, qui en a combiné les péripéties. Il n'est qu'un exécutant. Il a un maître qui le paie, il lui obéit, c'est son devoir; et il ne se demande pas si ce qu'il fait est mal; non, sa conscience est tranquille.

Mais en vérité ai-je le droit de me plaindre quand je trouve en vous, Noémie, une âme compatissante? Que serait-ce donc, grands dieux, si vous étiez une mauvaise femme et comme les autres une misérable? Vous n'êtes pas une complice, je le vois, j'en suis sûre maintenant. Vous êtes venue ici avec votre mari, sans bien savoir pourquoi, parce que votre mari vous domine, parce que vous le craignez et qu'il vous a dit: Viens, je le veux!

—C'est vrai.

—Noémie, puis-je avoir confiance en vous?

—Oui, madame, oui, répondit la femme d'une voix assurée et prête à pleurer.

—Vous m'apportez une consolation dans mon malheur et, plus encore, un espoir. Je remercie le ciel qui ne m'a pas abandonnée. Noémie, j'ai besoin que vous ayez pitié de moi, j'ai besoin de votre dévouement.

—Je vous le promets, madame.

—Je ne vous demande pas d'entrer en lutte contre votre mari; il faut, au contraire, qu'il ne se doute point que vous êtes disposée à m'être utile et, si c'était nécessaire, à me défendre.

Il faut que vous sachiez d'abord que j'ai été amenée ici malgré moi; je suis tombée dans un piège que m'a tendu cette femme que vous avez vue habillée en religieuse. La misérable n'est pas une religieuse; elle en a pris le déguisement et en a joué le rôle pour me tromper. J'ai été enlevée, et la fausse religieuse et les deux hommes qui étaient avec elle sont mes ravisseurs.

—Mon Dieu, mais c'est abominable!

—Il y a des gens qui ne reculent pas devant un crime. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas? que les trois misérables qui étaient ici tout à l'heure servent le même maître que votre mari.

Je vous ai dit que je le connaissais, ce maître; je le connais trop, hélas! et j'ai tout à redouter de lui.

Je n'ai pas peur d'être empoisonnée, ce n'est pas à ma vie que l'on en veut; mais j'ai à me tenir sur mes gardes. M'entourer de toutes sortes de précautions, à me méfier de tout et sans cesse. J'ai à craindre que votre mari ne jette dans les aliments qui me seront présentés ou ne mêle à l'eau que je boirai une substance somnifère quelconque, un narcotique qui me plongerait dans un profond sommeil et me livrerait sans défense à mon terrible ennemi.

Voilà pourquoi je ne veux manger que des choses que vous mangerez vous-mêmes sous mes yeux et ne boire que la même eau que vous boirez. Pour éviter ce que je crains, je vous le dit, Noémie, je me laisserais mourir de faim.

—Vos paroles me glacent de terreur, madame.

—Ah! vous comprenez que je coure ici d'effroyables dangers. Je vais écrire aujourd'hui deux lettres que vous vous porterez vous-même à la poste; comme cela je serais sure qu'elles arriveront à destination. Vous me donnerez ce qu'il me faut pour écrire.

—Ce que vous me demandez est impossible; d'abord il n'y a ici ni papier, ni encre, ni plume; ce que vous venez de me dire, c'est que je suis comme vous emprisonnée. Il m'est défendu de sortir, et voudrais-je braver cette défense, je ne le pourrais pas. La porte est constamment fermée à clef; dans le jour mon mari a la clef sur lui, la nuit il la met sous son oreiller et il ne dort que sur son oreiller.

La comtesse laissa échapper une plainte et resta quelques instants accablée.

Soudain elle se redressa, une flamme dans le regard.

—Pourtant je ne veux pas rester ici! s'écria-t-elle, il faut que je m'échappe de cette prison, il le faut à tout prix et vous m'y aiderez, Noémie!

—Je le voudrais, madame, oui, je le voudrais, mais comment?

—Nous profiterons d'une absence de votre mari.

—Chaque fois qu'il s'absentera, nous serons enfermées. Les murs sont hauts, impossibles à escalader.

—J'appellerai à mon secours.

—Vainement. Nous sommes dans un désert, personne n'ose s'approcher de ce lieu maudit.

—Quel nom lui donne-t-on, à ce lieu maudit?....

—On l'appelle la Tour du Moine.

—La Tour du Moine, répéta la comtesse; j'ai entendu parler autrefois de cette tour.... Ah! nous sommes dans la Tour du Moine! Mais alors nous ne sommes qu'à sept ou huit lieues de Grenoble et à trois ou quatre lieues de Verdraine?

—Oui, madame.

—Il y a une légende sur la Tour du Moine: à l'époque des guerres de religion qui ont ensanglanté le Dauphiné comme beaucoup d'autres parties de la France, il y avait sur ce vaste emplacement couvert de décombres et dont on s'éloigne aujourd'hui avec terreur, un château-fort et une abbaye qui portaient l'un et l'autre le nom de la Chaumarde.

Un jour, par trahison, dit-on les calvinistes pénétrèrent dans la place et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvaient: le châtelain et sa famille, l'abbé et ses moines.

Les réformés firent alors de la Chaumarde une véritable forteresse et la tour fut transformée en une prison où ils renfermèrent des prisonniers de distinction, hommes, enfants et vieillards, qu'ils gardaient comme otages.

Le nombre des malheureux prisonniers augmentant toujours, ils étaient entassés dans la tour qui ne pouvait plus les contenir. Ils avaient pour geôliers trois cents soldats commandés par un capitaine.

Parmi les prisonniers se trouvait un vieux moine, un saint homme dont je ne me rappelle plus le nom; ce vieux moine, monté sur la plate-forme de la tour, prêchait sans cesse, demandait à Dieu la délivrance de ses compagnons d'infortune.

Or un jour, tout à coup, d'épais nuages noirs comme de l'encre, couvrirent le ciel. Un orage épouvantable éclata. De toutes parts, sans interruption, jaillissaient d'énormes éclairs accompagnés de coups de tonnerre formidables. Dix fois de suite la foudre tomba sur le château et l'abbaye. C'était une pluie de feu. Tout brûlait. Et sous les grondements du tonnerre, au milieu du bruit terrible des toitures qui s'enfonçaient, des murailles qui s'écroulaient, on entendait les désespérés des soldats. Tous périrent dans les flammes.

Seule la tour fut épargnée par l'immense incendie, et le lendemain, les prisonniers délivrés s'éloignèrent de la Chaumarde ayant à leur tête le vieux moine chantant le *Te Deum*.

—C'est effrayant, madame, dit Noémie toute tremblante et je ne savais pas cela.

—Je suis ici prisonnière comme l'étaient autrefois les malheureux dont je viens de vous parler, et je me demande comment et par qui je pourrai être délivrée. Ainsi, vous ne pouvez rien faire pour moi?

—Hélas!.... Et tenez, madame, si mon mari soupçonnait seulement que je puisse le trahir, il me tuerait.

—Il vous tuerait, dites-vous? Je ne me suis donc pas trompé, cet homme est bien un misérable.

—Ce n'est pas à moi à dire du mal de mon mari, madame; il a des idées qui ne sont pas les miennes; depuis que je suis mariée j'ai eu beaucoup à souffrir; je ne suis pas heureuse.

—Vous n'êtes pas seule, répondit Paule tristement.

Après un silence, elle reprit:

—Vous êtes restée longtemps près de moi; dans votre intérêt et dans le mien, il ne faut pas que votre mari se doute que j'ai en vous une amie; retirez-vous, laissez-moi.

La femme se leva, enveloppa la prisonnière d'un long regard et sortit de la chambre.

Au même instant une voix rude, éraillée, cria d'en bas:

—Eh! dis donc, descendras-tu bientôt de là-haut?

La comtesse frisonna en entendant ces paroles qui lui rappelaient le féroce Barbe-Bleue.

V

PAUVRE VELOUTÉ.

Vingt minutes plus tard, Noémie appela la comtesse pour déjeuner.

La femme avait parlé à son mari du désir manifesté par la dame de manger avec eux.

Romain étonné avait d'abord fait la grimace, puis cajolé par Noémie il avait fini par répondre d'un ton bourru:

—Soit, ça m'est égal.

Paule descendit et s'assit à table à la place que Noémie lui avait réservée. Elle avait sur son assiette deux œufs à la coque. Au milieu de la table fumait un ragoût de mouton. C'était le plat du matin.

L'homme remplit son assiette et se mit à manger gloutonnement, affectant de ne pas regarder la comtesse; il ne levait les yeux que pour jeter furtivement sur sa femme un regard qui n'était pas exempt de défiance. Il était sombre, avait l'air préoccupé. Il avait à peine salué la comtesse lorsqu'elle était entrée. Pendant les quinze ou vingt minutes que dura le repas, il ne prononça pas un mot. Pour lui, c'était assez de manger.

Le comtesse seule avait des œufs à la coque. C'était une attention et une intention de Noémie. Elle mangea un œuf, et comme elle était en appétit, elle ne refusa pas un morceau de viande avec deux pommes de terre. L'homme et la femme avaient avant elle touché au ragoût, elle n'avait rien à craindre. L'homme ne buvait que du vin et remplissait souvent son verre; elle but deux verres d'eau rougie, mais après avoir attendu que Noémie eut bu elle-même du vin mêlé d'eau. Si elle devait rester prisonnière un certain temps, c'est ainsi qu'elle ferait à chaque repas. Elle ne voulait pas se laisser prendre à un nouveau piège.

Remontée dans sa chambre, Paule, ne sachant que faire, pour tuer le temps, s'occupa à vinaigrer son linge, ses robes et les effets de ses enfants. En pensant aux chers petits, elle pleura. Mais en s'intéressant à toutes ces choses qu'elle retrouvait dans sa prison, elle faisait diversion à ses douloureuses pensées.

M. de Miray n'avait point paru, la journée se passa assez tranquillement.

La comtesse vit le soleil se coucher et se dit qu'elle ferait bien de se coucher aussi. Elle était brisée de fatigue, un long repos lui était nécessaire. Elle n'avait pas encore repris complètement ses forces et elle avait besoin de conserver celles qui lui étaient revenues.

La porte de sa chambre n'avait ni serrure ni verrou; elle pouvait craindre d'être surprise dans son sommeil. Elle entassa devant la porte tous les meubles, à commencer par le canapé, qui était très lourd. Ainsi barricadée, elle se sentit quelque peu rassurée. On ne pouvait plus pénétrer dans sa chambre sans bruit.

Elle se mit à genoux et pria, demandant à Dieu de venir à son secours et pensant à ses enfants, à ses parents, à tous ceux qu'elle aimait.

Sa prière faite, elle se jeta tout habillée sur le lit et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Rien, pas même le cauchemar, ne vint troubler son repos; elle ont au contraire des rêves consolateurs. Il faisait grand jour quand elle se réveilla. Elle glissa à bas de son lit et s'étonna de se sentir forte et pleine de courage après tant de terribles émotions qu'elle avait éprouvées. C'était donc que Dieu ne l'abandonnait pas et qu'elle aurait le secours qu'elle attendait de lui.

Un gai soleil inondait la chambre de lumière. Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit; ses regards embrassèrent le paysage qui s'étendait à perte de vue; des arbres partout, rien que des arbres; mais quelle belle verdure avec ses tons divers sous laquelle le soleil semait des étincelles dans un ruissellement de lumière dorée.

De tous les côtés, les oiseaux chantaient à plein gosier. La joie, le bonheur étaient partout. Des odeurs balsamiques montaient, comme envoyées par un immense encensoir, et embaumaient l'air et l'espace.

En présence de cette gaieté de la terre et du ciel, Paule se sentit un instant presque gaie, elle aussi. Mais ses mains touchèrent les barreaux de fer de la fenêtre qui lui rappelèrent brusquement qu'elle était dans une prison.

Elle poussa un profond soupir. Hélas! elle n'avait point à prendre part à cette belle fête de la nature; ce n'était pas pour elle que le soleil brillait d'un si vif éclat, que les arbres s'étaient parés de leur admirable verdure, que ces doux parfums embaumaient l'air; hélas! il n'était pas pour elle non plus ce joyeux concert des oiseaux!

Au dehors la joie, au dedans la douleur! Là les sourires, ici les larmes! Le printemps, les beaux jours pour tous! les hivers, les jours de malheurs, c'est toujours l'hiver, c'est-à-dire le soleil sans rayons, les champs sans fleurs, les bois sans verdure, les oiseaux sans chansons.

La comtesse, le regard perdu, était devenue songeuse.

Trois jours coups frappés à la porte l'arrachèrent à sa méditation.

—Qui est là? demanda-t-elle.

—Moi, madame, répondit la voix de Noémie.

—Que voulez-vous?

—Je viens demander à madame si elle a besoin de moi.

—Non, pas maintenant, merci.

La femme s'éloigna.

Paule entra dans le cabinet. A côté de la commode-toilette, il y avait un broc rempli depuis la veille sans doute d'une belle eau claire. Rien, d'ailleurs, ne manquait au lavabo, ni les brosses, ni le savon, ni le peigne à cheveux.

Le jeune femme procéda à sa toilette, et pour la première fois depuis son départ des Bergères, y mit un certain soin. Elle peigna ses magnifiques cheveux et se coiffa avec goût. Elle changeait linge, mit ses pieds dans des pantoufles et mit non-chalamment un choix un costume dans sa garde-robe elle acheva de s'habiller. La robe, vieille de trois ans, était à peine défraîchie; elle n'était plus à la dernière mode, sans doute, mais elle allait fort bien à la comtesse et faisait admirablement ressortir toutes les grâces de sa personne.

Pourquoi, dans la situation cruelle où elle se trouvait, Paule s'habillait-elle ainsi? Pourquoi cette espèce de retour à la coquetterie? Si ses questions eussent été adressées à la comtesse, peut-être n'aurait-elle pas su y répondre.

Elle avait agi machinalement, dirigée par un instinct plutôt que par une pensée.

Elle remit en place les meubles de sa chambre et reçut une courte visite de Noémie, qui avait eu une scène avec son mari pour avoir voulu veiller la prisonnière et qui prit le temps, néanmoins, de compliimenter Paule sur sa toilette et la façon dont elle avait arrangé ses cheveux.

La comtesse descendit quand on l'appela pour déjeuner et tout de suite après elle remonta, ne n'avait pas été avec elle autrement que la veille, il ne lui avait pas adressé la parole et avait évité avec soin de rencontrer son regard, sentant bien qu'elle l'observait et probablement aussi parce que, comme tous les grossiers, un regard honnête lui faisait peur.

M. de Miray allait-il venir?

La comtesse était prête à le recevoir, puisqu'elle ne pouvait se soustraire à la visite du misérable. Que se passerait-il entre eux? Cette interrogation commençait bien des craintes. Paule se refusait à croire à un malheur, cependant; elle était résolue à rester calme, complètement maîtresse d'elle-même, à contenir la fureur qui grondait en elle sourdement. Malgré cela, elle était très agitée, avait des impatiences nerveuses.

Un peu après midi, Noémie monta rapidement l'escalier de la tour, vint à la chambre et très émue, dit à Paule:

—Mon mari m'a prévenue, le monsieur va venir; Romain est en faction à la porte, prêt à l'ouvrir.

—Merci, répondit la comtesse, dont le cœur se mit à battre très fort.

La femme se hâta de redescendre.

Un quart d'heure après M. de Miray arriva à cheval. Il confia l'animal à Romain et dit à Noémie, qui était comme clouée au sol:

—Où est la dame?

—Dans la chambre.

Paule entendit le pas de son ennemi retentir sur les marches de pierre de l'escalier.

—Soyons calme, soyons forte, se dit-elle, je ne dois pas trembler devant cet homme.

M. de Miray parut. Il n'y avait plus la moindre trace d'émotion sur le visage de la comtesse. Elle était assise dans un fauteuil; elle ne se leva point.

—Ah! c'est vous, monsieur de Miray, dit-elle avec une aisance parfaite, je vous attendais.

—Ah! vous m'attendiez.... balbutia-t-il.

Et il resta tout décontenancé devant le calme froid de la comtesse, quand il s'attendait à voir des larmes, à entendre des paroles de colère.

—Oui, monsieur, je vous attendais, reprit la comtesse, car j'ai dû penser, et cela avec raison, que vous m'aviez fait amener ici pour avoir la satisfaction de me voir et de causer avec moi.

—C'est vrai, madame.

—Je ne me lève pas, et vous voudrez bien que je reste assise; vous n'ignorez pas que je sors à peine d'une cruelle maladie, je suis encore excessivement faible. Mais ne restez pas debout, monsieur; prenez, je vous prie, la peine de vous asseoir.

Il s'assit en ébauchant un sourire.

—Je vous dois mes félicitations, monsieur de Miray, poursuivit la jeune femme; vous savez admirablement choisir les gens dont vous vous servez; ils sont d'une habileté et d'une adresse rares; votre religieuse a été superbe; son ardeur à prier, ses grands signes de croix, sa piété exemplaire m'ont fort édifiée. Je vous conseille de vous recommander à ses prières, ajouta-t-elle avec ironie.

De Miray eut encore un sourire forcé. Le bon sens clair et profond de la comtesse le gênait singulièrement.

—Enfin, continua-t-elle, grâce à vos excellents chevaux, le voyage s'est fait rapidement et tout s'est bien passé. Vous avez recommandé qu'on eût des attentions pour moi; je n'ai pas à me plaindre de vos gens; ils ont été convenables et ont certainement droit à une récompense que vous ne manquerez pas de leur offrir. Bref, me voilà ici parce que vous l'avez voulu, et vous me rendez visite; qu'avez-vous à me dire?

—Que je vous aime.

—Ce n'est pas du nouveau pour moi; vous savez ce que je vous ai déjà répondu et il est inutile que je le répète; en vérité, monsieur de Miray, si vous n'avez que cela à me dire, ce n'était pas la peine de vous déranger et vous auriez pu ne pas dépenser votre argent pour me faire voyager marqué moi; vous pouviez faire un plus noble emploi de cet argent, monsieur, en le donnant aux pauvres, par exemple.

—Paule, vous avez tort de prendre avec moi ce ton railleur; vous oubliez que vous êtes ici en ma puissance.

—Non, monsieur, non, je n'oublie pas que je suis votre prisonnière; mais je ne suis pas en votre puissance autant que vous le croyez. Vous êtes gentilhomme, et je veux croire encore que vous vous conduirez avec moi en gentilhomme.

—Telle est mon intention.

—Alors, qu'est-ce que vous voulez?

—Que vous vous donniez à moi librement.

—Cela, monsieur de Miray, ne l'espérez point.

—De gré ou de force vous serez à moi.

—De gré, jamais, monsieur, jamais! Et si vous osiez employer la force contre moi, je trouverais, je vous le jure, le moyen de me défendre. Mais si vous êtes audacieux, vous ne manquez pas de prudence, et vous savez que la violence est chose dangereuse, un acte criminel qui mène celui qui s'en sert devant des juges.

Vous m'avez fait enlever et, si je ne me trompe, un rapt ne compte pas parmi les bonnes actions. Vous avez été bien hardi, monsieur, et c'est à croire que vous ne redoutez rien, que vous vous placez au-dessus de la loi.

—Je ne crains rien, en effet; je suis sûr de la femme à des hommes dont je me suis servi; nul ne peut savoir qu'ils ont agi pour mon compte, nul ne pourra découvrir que vous êtes ici.

—Prenez garde de vous tromper.

—Je ne crains rien, vous dis-je; j'ai prises mes précautions, et en admettant qu'on puisse me soupçonner, on ne pourra fournir aucune preuve contre moi; personne, vous entendez, personne ne peut m'accuser.

—Il y a moi, monsieur.

—Vous ne sortires d'ici que quand vous serez ma maîtresse et alors vous aurez plutôt intérêt à me défendre qu'à crier sur les toits que je vous ai fait enlever.

—Monsieur de Miray, voulez-vous que je vous parle franchement?

—Dites.

—Eh bien, sans avoir réfléchi, aveuglé par la passion, par des sentiments mauvais, ne consultant que votre audace et un âpre désir de vengeance, vous vous êtes lancé dans une vilaine aventure et vous vous risquez votre honneur et votre liberté. Vous êtes riche, immensément riche, et parce que vous possédez des millions, vous croyez que la justice ne peut pas vous atteindre; vous vous dites: On ne touche pas à un homme comme moi!

Vous êtes dans l'erreur, monsieur de Miray, la justice est pour tous, aucune considération ne l'arrête; si loin qu'il soit placé, elle frappe le coupable. Vous vous trompez encore quand vous croyez que personne ne découvrira que je suis enfermée ici; je ne suis pas aussi abandonnée que vous le pensez; il me reste encore quelques amis, ils vondront savoir ce que je suis devenue, ils me chercheront, et c'est à vous peut-être qu'ils viendront demander où est la comtesse de Verdraine. Vous dites que vous m'aimez....

—Oui, je vous aime! je vous aime! Vous voyez bien que la pass